

Cahier décolonial IV

Généalogie et trajectoires de la race et de la colonialité

Par Amzat Boukari-Yabara



2022

**Plateforme associative
Décolonisation des esprits et de l'espace public**

Membres de la Plateforme associative «Décolonisation des esprits et de l'espace public» :

Carrefour du monde, Centre Interculturel de Mons et du Borinage, Cercle des Etudiants Africains de Mons, CIEP Hainaut Centre, No Borders, Picardie Laïque, Sercom, Solidarité Congolaise pour l'Action, Vie Féminine Centr'Hainaut.



Introduction

Par Amzat Boukari--Yabara ¹

Mesdames et Messieurs, chers amis et camarades,

Je voudrais remercier dans un premier temps les membres de la Plateforme « Décolonisation des esprits et de l'espace public » pour l'organisation de la Quinzaine décoloniale de Mons et l'invitation en ouverture de l'exposition Zoos humains ². Je remercie également les personnes qui travaillent sur les mémoires coloniales dans le but de moderniser et améliorer les lectures et les visions africaines, européennes, belges et afro-descendantes de l'histoire.

Inscrire des problématiques du passé colonial dans l'actualité suscite beaucoup de débats dans les milieux universitaires, politiques, militants ou médiatiques européens qui ont du mal à donner une perspective historique au présent. La question des enjeux mémoriels montre par exemple que le passé est parfois plus brûlant que le présent, et que ce qui est considéré comme de nouvelles relations est souvent une reprise des vieux stéréotypes.

Pour la France, l'année 2005, avec le débat autour de la proposition de loi sur le rôle positif de la colonisation, avait montré à quel point la propagande coloniale est encore présente dans les représentations et les politiques contemporaines. Ce fut aussi le cas dans le monde entier en 2020 avec le mouvement visant justement à décoloniser l'espace public et à lutter contre le racisme après l'assassinat de George Floyd.

Mon intervention tentera d'apporter quelques éléments de réflexion sur le racisme comme moteur de la colonialité dans la longue durée, puis j'évoquerai brièvement le moment des luttes antiracistes globales au prisme d'un privilège induit par la colonialité, et enfin je conclurai en ouvrant des possibilités de rupture décoloniale qui, je pense, pourront être développées dans les prochains ateliers et conférences de la Quinzaine dont j'ai l'honneur de faire l'ouverture.

1. Historien, écrivain et spécialiste des mondes africains

2. L'exposition Zoos Humains comprend quatre parties : « La découverte de l'autre : rapporter, collectionner, montrer » ; « Monstres et exotiques : observer, classer, hiérarchiser » ; « Spectacle de la différence : recruter, exhiber, diffuser » ; « Mise en scène : exposer, mesurer, scénariser »

Généalogie et trajectoires de la race et de la colonialité

Le racisme est le moteur de la culture coloniale. Venant de l'italien *razza* qui désigne au 16^{ème} siècle une appartenance sociale noble, le mot *race* devient trois siècles plus tard un concept pour diviser l'espèce humaine selon des caractéristiques physiques et comportementales auxquelles on juxtapose des qualités ou des lacunes qui sont élargies à toute la culture matérielle du groupe identifié.

Autrement dit, le racisme permet à un groupe qui serait techniquement ou matériellement supérieur à un autre de doubler cette supériorité par une sorte de supériorité ontologique ou identitaire. Puisque le groupe A serait plus développé que le groupe B, alors la race A serait supérieure à la race B. Fondateur de l'anthropologie culturelle afro-américaine qui a notamment déconstruit l'anthropométrie (la mesure des morphologies), l'américain Melville Herskovits, expliquera dans les années 1930 que le racisme est ainsi construit : on prend ce qu'il y a de meilleur dans le groupe A et ce qu'il y a de pire dans le groupe B avant de généraliser la comparaison à l'ensemble de chaque groupe, sans apporter la moindre relativité.

En parallèle à l'évolution du mot *race* qui finit par donner le mot *racisme* dans les années 1930, le mot *negre*, repris du portugais *negro*, va désigner les captifs africains déportés et réduits en esclavage dans les Amériques. La traite et l'esclavage vont littéralement produire de la race, créer des catégories juridiques liées à la couleur de la peau et exclure les personnes noires du champ de l'humanité.

Cette exclusion intervient au moment même où l'Europe construit sa pensée humaniste tout en colonisant le monde et en créant un profit économique majeur sur la base du capitalisme. Introduit dans le discours sur la « mission civilisatrice », repris dans la propagande du développement, le lien entre racisme et capitalisme constitue la face cachée de la modernité occidentale.

Pendant que les naturalistes étudient et hiérarchisent l'espèce humaine, la philosophie des Lumières éclairée par Hume, Kant ou Hegel, dresse une hiérarchie de la nature à la culture qui reprend la distinction entre les Anciens et les Modernes, et une autre ligne d'évolution de la barbarie à la civilisation, sur la base de la philosophie de l'histoire. Posant l'histoire sur une ligne du temps, l'histoire suivrait une pente qui est celle du progrès, avec une représentation spatiale de l'évolution vers le nord ou le haut, et de la régression vers le sud ou le bas. L'Occident considère alors que les peuples qui devaient être colonisés n'avaient pas d'histoire, évoluaient sur une ligne droite en forme de boucle qui les rendaient colonisables. Stéréotype qui continue d'être repris encore aujourd'hui par certains des plus hauts dirigeants comme lors du discours de Nicolas Sarkozy en 2007 à Dakar.

En associant une race à un continent, la pensée occidentale a également juxtaposé la division spatiale du monde avec une division temporelle de l'état supposé d'avancement de chaque civilisation associée à une race. C'est donc en traduisant la géographie dans une chronologie que l'Europe s'est placée au centre du monde, au point zéro. Ce point zéro est l'universel dans le sens où l'Europe annonce qu'elle est dans le présent, dans la modernité, et que le reste du monde est dans le passé. Positionnement qui permet à l'Europe de s'autoproclamer légitime à donner la direction que doivent suivre les autres parties du monde. C'est dans ce contexte que la race produit une colonialité qui s'inscrit dans la longue durée.

Une fois que l'Europe se place au centre, sa colonialité lui permet de discréditer et de dévaluer tout ce qui vient d'ailleurs, et d'exporter tout ce qu'elle produit, en particulier ses langues, ses technologies et ses systèmes politiques. Le principe du racisme est justement d'affirmer que certains corps sont inférieurs à d'autres, et que les corps infériorisés portent des histoires, des savoirs, des cultures ou des paroles également inférieurs.

En divisant les peuples pour mieux les dominer dans le cadre de la conquête coloniale, avec l'exemple de la « politique des races » du général Gallieni à Madagascar, l'Occident exporte le racisme avec une stratégie qui n'est parfois pas si éloignée de la manière dont la démocratie est imposée encore aujourd'hui dans les anciennes colonies, toujours officiellement pour le bien des dominés. C'est ce paradoxe qui fait que le racisme et le colonialisme se sont toujours appuyés sur le désir du colon de se faire aimer et craindre par les peuples qu'ils dominaient, créant en retour un désir de reconnaissance des colonisés à l'égard de leur maître, un phénomène d'aliénation qui a été étudié notamment par Frantz Fanon.

Bien avant Fanon, parmi les voix qui ont dénoncé l'invention du sauvage et déconstruit les théories racistes de manière méthodique, il y a Anténor Firmin. En 1884, ce journaliste et diplomate haïtien, est invité à suivre des sessions de la Société d'Anthropologie à Paris. Choqué par le racisme de ceux qui se présentent comme de grands hommes de sciences, Firmin se lance dans la rédaction de son livre *De l'égalité des races humaines*. L'une des méthodes de Firmin, qu'il écrit au moment où le phénomène des zoos humains se développe, est de pousser les thèses racistes jusqu'au bout, dans leurs derniers retranchements, pour mieux montrer leur irrationalité et leur absurdité.

Evidemment, Firmin sait qu'il ne pourra pas affronter l'esprit de son époque mais il est convaincu que les théories racistes vont disparaître, et que les peuples noirs sauront développer une humanité beaucoup plus solidaire que ceux qui les oppriment. En soulignant que les personnes qui se battent contre les préjugés ne peuvent que renforcer et améliorer leur être et leur culture, Firmin pose les bases de l'idéologie antiraciste qui va accompagner le panafricanisme, ce mouvement de solidarité, de résistance et d'émancipation des peuples d'origine africaine.

Si les travaux de Firmin servent de prologue à ceux de l'historien sénégalais Cheikh Anta Diop sur la manière dont le racisme est entretenu par des mécanismes de falsification historique et de spoliation de l'héritage culturel africain, je voudrais plutôt faire un bond en avant en reliant Firmin au militant panafricaniste Stokely Carmichael. Figure éminente du parti des Panthères noires, ancien époux de Miriam Makeba, Stokely Carmichael qui prendra ensuite le nom de Kwame Touré est connu pour avoir théorisé le concept du Black Power et celui du racisme systémique.

En juillet 1967, en Angleterre, Carmichael prononce un discours où il identifie quatre points pour des « dialectiques de la libération ». Premièrement, il faut faire la distinction entre les actes de racisme individuel et le racisme institutionnel. Ensuite, les groupes qui sont stigmatisés par les médias doivent soigner leur image et leur intégrité culturelle. Puis, il recommande de lutter contre le capitalisme et l'impérialisme pour, enfin, lutter contre le racisme mais dans une perspective qui dépasse la couleur et la culture pour montrer comment le racisme n'est pas enraciné dans la couleur et la culture mais dans l'histoire et l'analyse économique.

Avec la décolonisation, la lutte pour les droits civiques aux Etats-Unis et contre l'apartheid en Afrique du Sud sont deux des grands exemples de combat contre le racisme au vingtième siècle. Ces deux exemples de lutte antiraciste ont été le théâtre de solidarité réelle entre Blancs et Noirs, mais une solidarité parfois piégée. Stokely Carmichael montre par exemple qu'il a été souvent plus facile pour des groupes d'étudiants blancs américains et libéraux de s'engager dans la lutte contre le racisme car, précisément leur engagement était déconnecté de leur expérience : c'est parce qu'ils avaient le privilège de ne pas être ciblés ou victimes des lois racistes et ségrégationnistes qu'ils pouvaient s'engager. Et cela a amené des groupes militants noirs américains ou sud-africains à radicaliser leurs positions sur la question de la race, pouvant donner l'impression qu'ils développaient ce que certains appellent aujourd'hui de manière non fondée un racisme anti-blanc.

Ce premier exemple montre que la question du privilège est réellement au cœur de la déconstruction du racisme. C'est un privilège de lutter, et c'est encore un plus grand privilège de mener la lutte des autres, de lutter à la place des concernés, et parfois, même, sans les concernés. C'est en cela que des politiques de déconstruction du racisme sans tenir compte du point de vue de ceux qui le vivent, sans impliquer ceux qui sont dépossédés des moyens de le combattre, peuvent finalement renforcer le privilège de certains plutôt que l'égalité.

Le second exemple est celui de la sanction. Une opinion publique peut être prête à condamner le racisme, mais jamais au point de réclamer la sanction qui aboutit à la chute du système. Du temps de l'apartheid, les opinions occidentales pouvaient condamner majoritairement le régime raciste mais elles devenaient moins enthousiastes à l'idée d'imposer des sanctions économiques et financières au régime de Pretoria, sanctions dont la finalité ne pouvait qu'accélérer la prise du pouvoir par la majorité noire.

Or, on ne peut pas condamner le racisme et refuser de poser des sanctions qui visent à affaiblir un pouvoir qui mène une politique officielle fondée sur le racisme. Ce n'est pas dans la condamnation mais dans la sanction que l'on voit la sincérité de la lutte contre le racisme. Ces exemples, parmi de nombreux autres, sont des leçons à tirer sur comment une révolution antiraciste, avec des perspectives panafricanistes et décoloniales, pourrait se construire dans les prochaines années.

● Qu'est-ce que les zoos humains, présentés de manière rétrospective, peuvent éclairer du présent ?

Tout d'abord, si l'Europe insiste autant pour dire qu'il n'y a pas eu d'esclavage sur son sol, les zoos humains montrent l'étendue des pratiques de déshumanisation qui dans bien des cas n'ont rien à envier à la servitude. Une pratique où le corps des colonisés ne leur appartient même plus et le regard posé sur eux les ramène à une animalité. Dans ce contexte, qui est civilisé et qui est barbare ? Comment ces zoos ont-ils contribué à l'ensauvagement de l'Europe tel que le poète et homme politique martiniquais Aimé Césaire le souligne dans son Discours sur le colonialisme ? Comment parler avec des corps que l'on considère inférieurs sans devoir se placer à leur niveau, sans vouloir les élever à notre niveau ?

Ensuite, les zoos humains nous rappellent que les populations occidentales ont été amenées à penser le racisme comme un spectacle. En raison de la colonialité, ces populations ont rarement été elles-mêmes habituées à se confronter au racisme dans le cadre de problèmes liés à leur survie quotidienne. Les difficultés qu'elles peuvent connaître pour se loger, pour trouver un emploi, pour circuler ou voyager, ne sont pas imprégnées de la même manière que pour une personne noire. Et même pour une personne noire, le racisme ne se subit pas également selon que l'on a des papiers, des droits, de l'argent ou une éducation. Néanmoins, le racisme touche tout le monde indépendamment de sa classe sociale et c'est même parfois dans les classes les plus privilégiées qu'il se manifeste avec le plus de force.

Par ailleurs, les diasporas africaines en Occident disposent d'une longue expérience des aspects négatifs du capitalisme, du racisme et du colonialisme car elles sont au cœur du lieu de production de cette pensée. Elles sont en quelque sorte les laboratoires internes à la production d'une théorie critique de la race. Ces diasporas africaines se trouvent prises dans une histoire politique qui est celle de la domination de leurs territoires d'origine.

Le racisme n'est donc pas seulement l'exercice d'une suprématie d'un groupe ou d'un système sur un autre mais le fait que le groupe dominant construit un racisme de méfiance et de défense au motif que le groupe dominé représente une agression, un élément nuisible ou une menace de « grand remplacement ». C'est ce racisme de défense et de méfiance qui a entraîné l'éclosion de la thèse du « racisme anti-blanc » produite en France et qui fait écho à la thèse du « sentiment anti-français » qui serait de plus en plus important en Afrique.

Ce glissement réactionnaire est lié au fait que dans un certain nombre d'espaces publics ou médiatiques, le fait de se battre contre le racisme, notamment quand on le subit en tant que personne noire, est encore perçu en 2021 comme une activité subversive. Ce qui le montre, ce sont les moyens disproportionnés mobilisés pour tenter de détourner et de neutraliser l'antiracisme. Dans des cas extrêmes comme au Brésil ou en Colombie, des forces réactionnaires vont jusqu'à terroriser ou assassiner les personnes qui se battent pour l'égalité raciale et la justice sociale. Néanmoins, si le racisme est une idéologie, un délit et une culture qui sert de refuge à d'autres formes de violence comme le sexisme ou le militarisme, alors la lutte contre le racisme ne peut passer que par la construction d'un véritable mouvement social, politique et juridique.

Les analyses décoloniales pourraient problématiser le double niveau d'enfermement du regard sur l'histoire et sur les débats croisés autour des restitutions et des réparations. En effet, dans le zoo humain comme dans le musée, c'est l'histoire et l'expérience des autres qui se retrouvent enfermées, et l'enfermement est lui-même au cœur du projet colonial.

Le travail décolonial consiste à décroquer, à faire tomber les murs et les vitres, et surtout, je pense, à poser des miroirs ou des miradors.

Des miroirs car une grande partie de l'identité réelle et contemporaine de l'Occident est le résultat de l'histoire coloniale. Là où les pays du Sud ne peuvent se défaire de leur occidentalisation, les pays du Nord gagneraient à assumer et surtout dépasser et abolir leur colonialité. Des miradors car les dispositifs restent inscrits dans un contexte militaire et carcéral. Les camps de migrants, les zones et centres de rétention, sont quelque part les nouveaux zoos humains. Le miroir nous renvoie notre visage et le mirador permet de voir sans être vu. Le miroir interpelle la conscience de celui qui s'y regarde tandis que le mirador flatte la puissance de celui qui contrôle le déplacement dans l'espace.

Tant que le lieu de production du regard ne se remet pas en cause, le dispositif spatio-temporel reste traversé par une relation de domination, d'hégémonie ou d'asymétrie. Cette remise en cause est celle de la modernité qui fait l'objet d'une première critique interne à l'histoire de l'Europe, une critique eurocentrée, incarnée notamment par le marxisme et le structuralisme. Une seconde critique est portée par les récits non-européens qui ont souvent révélé le racisme épistémologique.

Si le racisme scientifique est la justification du racisme par des thèses pseudo-scientifiques, le racisme épistémologique est le refus systématique de prendre en compte la pensée des autres, ou de la dévaluer. Pour cela, les colonisés ont produit leur propre récit qui nourrit les perspectives panafricaines, postcoloniales et subalternes. Je pense à CLR James avec son livre sur Les Jacobins Noirs, à Walter Rodney qui a écrit Comment l'Europe sous-développa l'Afrique, à L'orientalisme de Edward Saïd, à Provincialiser l'Europe de Dipesh Chakrabarty ou encore à Gayatri Spivak, Les subalternes peuvent-elles parler ? qui nous amène aussi à interroger l'invisibilisation ou la mise sous silence des femmes qui sont montrées, dévoilées, dénudées, mais toujours dans le décor de la mise en scène coloniale.

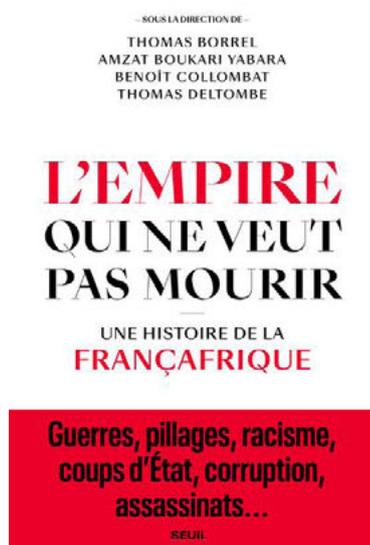
C'est en cela que la troisième critique de la modernité, critique portée sur la colonialité, vient étudier la trajectoire du colonial depuis son origine jusqu'à ses points de dispersion. Qu'est-ce qui fait que l'on pense ainsi à l'endroit où on se situe ? Quel est le lieu qui habite notre pensée et qui, que nous soyons à Mons ou à Kigali, à Paris ou à Dakar, à Lisbonne ou à Luanda, façonne notre lecture du monde ? Ce lieu est-il décolonisé ? Ce sont les questions que je laisse ouvertes, et qui auront sans doute des réponses dans la Quinzaine Décoloniale.

Amzat Boukari-Yabara

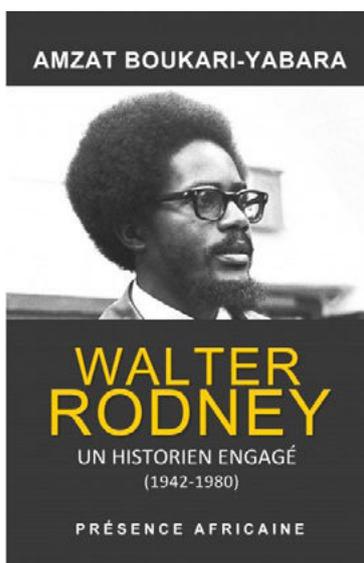


Amzat Boukari-Yabara est historien, écrivain et spécialiste des mondes africains.

Les livres publiés par le conférencier :



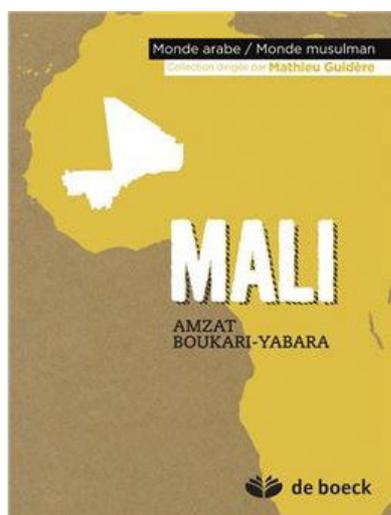
L'Empire qui ne veut pas mourir, Une histoire de la Françafrique, Seuil, 2021



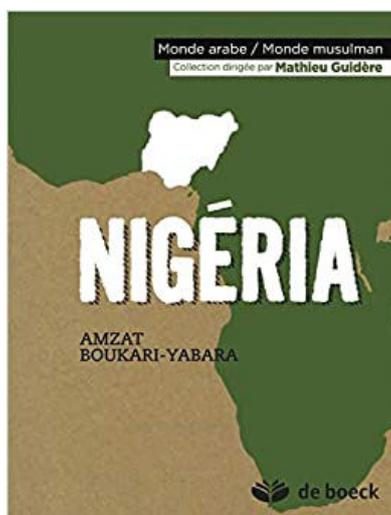
Walter Rodney, Un historien engagé (1942-1980), Présence Africaine, 2018



Africa Unite! Une Histoire du panafricanisme, La Découverte, 2014



Mali, Editions de Boeck, 2014



Nigéria, Editions de Boeck, 2013

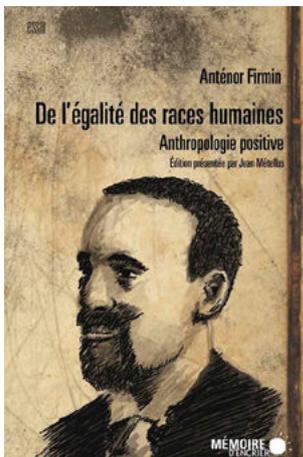


Annexe - Quelques ouvrages cités par le conférencier

p4 De l'égalité des races humaines

Auteur: Firmin

Editeur: Mémoire d'Encrier



p6 Discours sur le colonialisme

Auteur: Aimé Césaire

Editeur: Présence Africaine

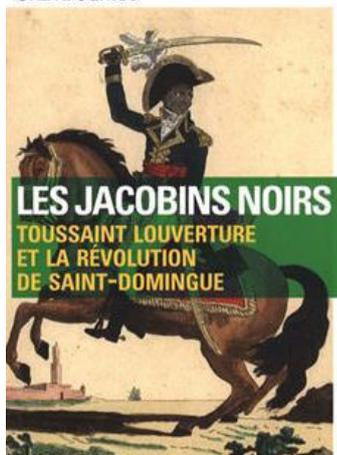


p7 Les jacobins noirs

Auteur: CLR James

Editeur: Amsterdam

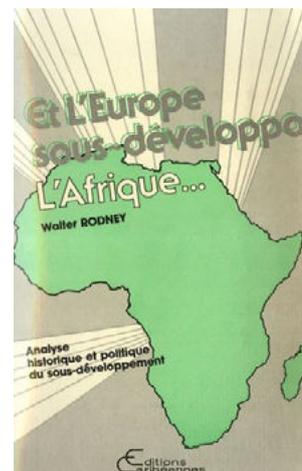
C. L. R. James



p7 Comment l'Europe sous-développait l'Afrique?

Auteur: Walter Rodney

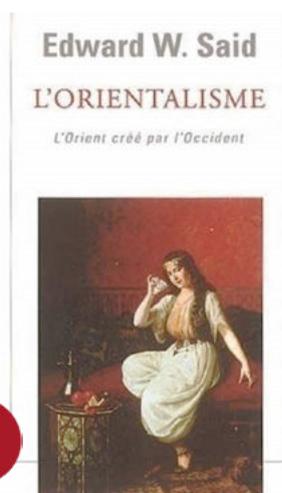
Editeur: Editions caribéennes



p7 L'orientalisme

Auteur: Edward Saïd

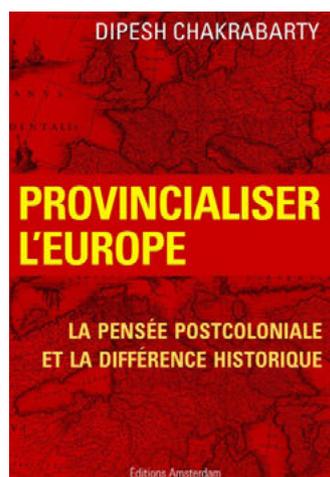
Editeur: Seuil



p7 Provincialiser l'Europe

Auteur: Dipesh Chakrabarty

Editeur: Amsterdam



p7 Les subalternes peuvent-elles parler?

Auteur: Gayatri Spivak

Editeur: Amsterdam



La Plateforme associative Décolonisation des esprits et de l'espace public est née d'un regroupement d'associations afrodescendantes et autres associations montoises à la suite de l'inauguration d'une plaque à la mémoire de figures emblématiques de la lutte pour l'Indépendance au Congo, posée en octobre 2018 à l'hôtel de Ville de Mons grâce à des négociations entreprises par les associations afrodescendantes. Désirant établir un travail pérenne, la plateforme s'est fixé comme objectif global de lutter contre le racisme en favorisant un faire et un vivre ensemble. Pour y parvenir, différentes réflexions et actions sont mises en œuvre. Au travers d'ateliers afrodescendants, des espaces de rencontre intergénérationnels ont été ouverts afin de permettre un travail de mémoire et de résilience. Fin 2021, dans le cadre de sa « Quinzaine décoloniale », la plateforme a accueilli l'exposition « Zoos Humains. L'invention du sauvage » retraçant les mécanismes de mises en scène des communautés, notamment africaines, ayant participé à la construction de la propagande raciste et à la justification de l'exploitation coloniale. Dans ce cadre, ont été organisés de nombreux événements de sensibilisation sur les thématiques chères à la plateforme, dans la région de Mons. Afin de s'outiller pour lutter contre les discriminations et consciente que les concepts abordant la colonisation et la décolonisation sont vastes et complexes, la plateforme organise un cycle de formations-conférences. Cette phase permettra à tout un chacun de questionner ses connaissances, son cadre référentiel mais aussi, pour les membres de la plateforme, de construire une charte commune et d'orienter nos actions à venir. C'est en ouverture de la Quinzaine décoloniale, que s'est déroulée la conférence dont est issu ce texte, dont les propos n'engagent que leur auteur.

Le conférencier invité :

Amzat Boukari-Yabara est historien, écrivain et spécialiste des mondes africains

Généalogies et trajectoires de la race et de la colonialité

